

La dernière cigarette d'Italo Svevo

Les trois romans du grand écrivain triestin sont pour la première fois réunis en « Quarto »

La vie d'Italo Svevo fut largement consacrée à s'empêcher d'écrire l'œuvre de génie dont il se savait habité. De ce génie, il eut toujours peur. Comme il avait peur de tout.

Il naquit sous le nom d'Aron Ettore Schmitz, le 19 décembre 1861 à Trieste (qui faisait alors partie de l'Empire austro-hongrois), et mourut le 13 septembre 1928, à Trieste (qui faisait désormais partie de l'Italie). Les pays valsaient, le monde basculait. Il songeait. Soixante-sept longues années à peu près immobiles, point d'aventures, presque pas de guerre : une succession d'échecs littéraires, une vie de bureau, de mélancolie profonde, d'hypocondrie caractérisée (et cinquante ans de tabagisme).

Une vie (Una vita), Senilità, La Conscience de Zeno (La Coscienza di Zeno) d'Italo Svevo

Edition établie et présentée par Mario Fusco, traductions de l'italien de Mario Fusco, Georges Piroué et Paul-Henri Michel, Gallimard, « Quarto », 910 p., 22 €.

Sa famille juive italo-autrichienne est la clé de son pseudonyme : Italo Svevo, le plus impersonnel qui soit – « l'Italien souabe », occultant de manière significative ses origines juives, que les éditions françaises de ses livres effaçaient d'ailleurs, jusqu'à aujourd'hui.

Comme tous les écrivains, il a eu, pour commencer, peur de l'insuccès. Avec raison : son premier livre, *Une vie*, d'abord titré *Un incapable*, parut en 1892 dans une indifférence assourdissante. C'est un livre stendhalien, ultramoderne. L'histoire d'un petit employé angoissé et pauvre qui séduit, par le biais de la littérature, la fille de son patron et se suicide quand il découvre qu'il va devoir l'épouser. L'écriture ironique et subtile d'*Une vie* se moque des clichés et des lieux communs, à travers la rédaction d'un roman à quatre mains, écrit par le narrateur et sa patronne, Annetta.

L'échec littéraire est la hantise de Svevo. Elle l'affecte si profondément qu'elle porte atteinte à sa santé. Il vaut donc mieux ne pas écrire.



Portrait d'Italo Svevo. EFFIGIE/LEEMAGE

Deuxième raison à ce « *I would prefer not to* » (le célèbre « Je préférerais ne pas » du Bartleby de Melville) : s'il s'abandonne au plaisir d'écrire – ce qu'il ne peut en vérité vraiment s'empêcher de faire –, il est immédiatement moins apte au travail pratique, car il devient distrait et inefficace. « *Ce n'est pas l'activité qui me rend vivant, c'est le rêve* », explique-t-il à sa femme.

Pour barrer le chemin à la littérature, après l'échec de *Senilità*, il décide, à 40 ans, de consacrer son temps libre au violon, deux heures par jour. Une torture pour sa famille et ses voisins. Une volonté de fer n'est pas le moindre défaut de ce soi-disant boulique, toujours en train de commencer une nouvelle cure miracle, un traite-

ment médical, un régime draconien. Mais la guerre arrive. Contraint à l'inactivité, Svevo se remet à écrire autre chose que des lettres (sublimes) ou un journal intime (désopilant et profond). Le livre lui prend huit ans.

La *Conscience de Zeno* paraît en 1923. Svevo a 62 ans. C'est l'autobiographie d'un certain Zeno, publiée par son psychanalyste, et assortie de considérations peu flatteuses sur la personnalité du patient – « *Je le publie par vengeance et j'espère, dit le docteur S., qu'il en sera furieux* ». Svevo sait que c'est un chef-d'œuvre, un livre absolument original, il est stupéfait et bouleversé par son échec – à raison. A nouveau, il cesse d'écrire. « *C'est décidé, trop mauvais pour ma san-*

té », explique-t-il, après avoir remué ciel et terre, non sans maladresses et flagorneries inutiles. Il écrit même à James Joyce, son vieil ami, censé le soutenir, comme il l'a lui-même soutenu quand il était dans la peine. Mais ils n'ont pas le même caractère. Valéry Larbaud, qui l'admire pourtant, ne répond pas non plus à ses courriers.

Tel un Franz Kafka qui aurait décidé de se marier malgré ses obsessions et sa culpabilité ; tel un Marcel Proust amoureux de la très blonde Livia Veneziani ; ou tel un James Joyce soudainement attentif aux autres, Italo Svevo décrit une vie impossible, un monde où nous trébuchons sans cesse, en butte à la cruauté et à la violence de nos déceptions, de nos arrière-pen-

Le sexe comme médicament

TROIS LIVRES en une vie. Italo Svevo est un écrivain bien trop rare. Raison de plus pour se précipiter sur ce petit bijou inédit en français déniché par les éditions Allia. Publié dans *Racconti, Saggi, Pagine sparse, Ma parette* a paru pour la première fois chez Dall'Oglio, à Milan, en 1968. Le narrateur, un presque septuagénaire hypocondriaque ressemblant furieusement à Svevo lui-même, fait l'amère expérience de la vieillesse et de la finitude. Persuadé que rien n'est plus efficace pour lutter contre le temps qu'une activité sexuelle régulière, il loue au mois, et par hygiène, les services de Felicità, la bien nommée. « *C'était un sentiment bizarre, j'avais l'impression que cette décision de prendre une maîtresse équivalait à entrer dans une pharmacie* », note-t-il. Pourtant, rien n'ira dans le sens escompté. « *On finit par se rendre compte qu'une personne est un remède complexe qui contient aussi une forte dose de poison*. » ■

Florence Noiville

Ma parette (Il mio ozio), d'Italo Svevo, traduit de l'italien par Thierry Gillyboeuf, Allia, 59 p., 3 €.

sées, de notre inconscient, et à la fascination qu'exercent sur nous nos propres sensations, nos propres intentions, nos propres faux mouvements. La brutalité des êtres.

Ainsi cette jeune personne avec qui un de ses héros, âgé de 67 ans, a une liaison onéreuse dans le but explicite de tromper Mère nature, qui ne garde en vie que ceux qui sont en état de procréer. Elle lui murmure à l'oreille : « *Tu sais que tu ne me dégoûtes pas*. » « *Toi non plus* », répond-il gentiment.

Italo Svevo est convaincu que la vie est pleine de choses redoutables : les gestes les plus simples sont compliqués, la santé est un bien sans cesse menacé, la paix impossible à atteindre, et chaque

journée un enfer. Il est – en un mot – un méfiant. Peut-être fut-il toujours vieux, lui l'auteur de *Senilità*, et du *Vieillard*, une revendication qui est au fond la pire des provocations, et le rend éternellement juvénile. « *La bombe Svevo* », disait l'écrivain Roberto Balzen, qui l'avait découvert.

Pour plus de sûreté, il rédige lui-même peu de temps avant de mourir (d'un accident de voiture, on ne saurait penser à tout) un profil autobiographique d'Italo Svevo. Et comme ce texte, aussi précis que désopilant, fait partie des romans qui viennent de paraître dans une édition annotée, préfacée et largement retraduite par Mario Fusco, nous pouvons y piocher quelques remarques.

« *Italo Svevo, annonce-t-il, fit des études sérieuses et reçut le grand don d'apprendre à rire de la vie, au lieu d'en mourir*. » Après avoir fait son droit, il choisit en 1886, l'étude de la chimie (comme Primo Levi : la chimie, cet art des timides et des modestes) pour devenir finalement employé de banque. Et c'est, alors, pour la première fois, à 25 ans, qu'il décide d'arrêter de fumer. Arrêter de fumer. La grande affaire de cette vie d'homme d'affaires efficace, de commerçant doué, de violoniste médiocre mais entêté, d'amant, de père, de mari. Oui, tout cela ne comptait qu'à moitié, il y avait un vrai combat, et c'était celui-là. Arrêter de fumer comme métaphore de sa lutte avec la littérature.

Comme les trois antihéros de ses trois livres, Alfonso Nitti (*Une vie*), Emilio Brentani (*Senilità*) et surtout Zeno (*La Conscience de Zeno*), Italo Svevo passe continuellement des propos les plus héroïques aux défaites les plus surprenantes. Il se marie et aime quand il ne voudrait pas, ne travaille pas quand il devrait le faire et travaille quand on ne lui demande rien. Il adore son père et lui fait une vie et une mort très malheureuses.

L'homme devrait pouvoir vivre deux vies, note Italo Svevo, pour éviter ces sempiternelles contradictions : l'une pour lui-même, et l'autre pour les autres. Quelle bonne idée. ■

Geneviève Brisac